

Voix et Visages

ASSOCIATION NATIONALE DES ANCIENNES DÉPORTÉES ET INTERNÉES DE LA RÉSISTANCE - 241, BD ST-GERMAIN, PARIS 7 - 551 34 14

1989, L'ANNÉE DES DROITS DE L'ENFANT ?



On a assez parlé de la Déclaration des Droits de l'Homme, cette année, pour que nous n'en ignorions rien. Cet acte, dont un des articles condamne "l'abandon du plus faible à l'arbitraire du plus fort" aurait pu, semble-t-il, suffire à lui seul à protéger l'enfant. On jugea pourtant nécessaire de le confirmer par la Déclaration des Droits de l'Enfant, qui fut adoptée à l'unanimité des membres de l'O.N.U. le 20 novembre 1959.

Or que se passe-t-il ? Pour l'enfant "qui doit être protégé contre toute forme de négligence, de cruauté et d'exploitation," rien n'a changé ou presque. On entend parler tous les jours d'enfants qui meurent de faim en Afrique, d'enfants contraints dès 5 ou 6 ans à un travail d'adulte ou dès l'âge de 10 ans à la prostitution, d'enfants enrôlés sous les drapeaux en Afghanistan ou en Angola, d'enfants vendus au Brésil à des officines spécialisées qui les revendent pour quelques milliers de dollars à des parents adoptifs éventuels ou, comble d'horreur, à des trafiquants d'organes, d'enfants que l'on jette sous les roues des voitures pour toucher une indemnité, d'enfants assassinés après avoir été violés, sans parler d'enfants martyrisés à domicile, d'enfants que les parents se disputent une fois séparés et d'enfants qui même chez nous, vivent dans la misère.

L'O.N.U., voulant mettre fin à cette situation intolérable, s'efforce d'élaborer un projet, basé sur les dix principes du pacte de 1959 et dont le texte devrait être adopté à la session d'automne.

Ce n'est, bien sûr, pas facile. La première difficulté a été de définir l'âge

(Suite p. 5)

Marie, comtesse de Robien

Le 16 février 1989, Marie de Robien, notre camarade, notre amie, est morte, elle a été enterrée à Huisseau-sur-Mauves, son village, dont tous les habitants la connaissaient et l'avaient élue au conseil municipal en 1945, avant même de savoir si elle avait survécu à sa déportation.

Malgré les années qui passent et effacent, celles qui à Ravensbrück, à Holleischen, connurent Marie de Robien, n'ont jamais oublié son beau visage irradiant la loyauté, la bonté, la raison. En 1975 elle a retracé pour ses enfants et ses dix-sept petits-enfants, les grandes lignes de sa captivité. D'après ce document et nos souvenirs nous avons résumé ce que fut son existence exemplaire.

Lorraine, née le 11 mars 1902 à Lunéville, Marie-Alberte de Lardemelle avait douze ans, en novembre 1914, quand son père, le capitaine saint-cyrien Lardemelle mourut pour la France. Cette année-là cinq jeunes hommes de cette même famille avaient été mobilisés ; le seul qui survécut à la grande guerre fut gouverneur de Metz en 1918.

Le 17 octobre 1924, à Mesnières-en-Vimeu, dans la Somme, pays de sa grand-mère maternelle, Marie épouse Alain-Paul de Robien, plus tard comte de Robien. Alain est le fils d'un officier de marine breton, mais sa mère, Marie-Thérèse de Bizemont, est originaire de la plus douce région de France, et elle lui a laissé le château de Huisseau-sur-Mauves, appartenant à sa famille depuis le XII^e siècle. La tradition raconte que Jeanne d'Arc s'y arrêta entre deux batailles et qu'elle y fut reçue par les ancêtres des propriétaires actuels. C'est là que va vivre le jeune ménage heureux.

En juin 1940, quand survient notre immense désastre, Marie et Alain de Robien refusent l'armistice qu'ils prennent pour une trahison ; ils ne cachent pas leurs sentiments, et acceptent d'emblée les plus grands risques. Ils ont pourtant cinq enfants, dont le plus vieux a quinze ans.

Au début de 1943, par le père Rocher, aumônier des religieuses de Prélefort, Alain et Marie de Robien sont mis en relation avec l'abbé Pasty, puis avec des éléments de la vaste organisation que contrôle à Londres le colonel Buckmaster. Ces éléments sont le



réseau Adolphe (recruté par Pierre Culoli, du War Office) et le réseau Prosper, pseudonyme du major Suttil, qui le dirige ; le réseau Prosper organise la résistance à Blois, Montrichard, Saint-Aignan, Chambord, Romorantin, et il a son centre chez M. et Mme Carmignac * ; le réseau Adolphe, qui comptera plus de 350 agents, est implanté à Baule, à Meung-sur-Loire, à Orléans, à Huisseau. Tous deux reçoivent des armes parachutées, organisent des sabotages de lignes de haute tension, disposent de postes émetteurs (l'un est installé chez Édouard et Marguerite Flamencourt).

Les premières arrestations débutent le 21 juin 1943, avec celles de Pierre Culoli, de son opératrice "Jacqueline" **, de deux radios canadiens et la prise des quartz destinés à modifier les longueurs d'onde des émissions ; le 1^{er} juillet ce sera le tour de Jean, Édouard et Marguerite Flamencourt, puis, le 6 juillet, de Marie et d'Alain de Robien...

Les deux policiers allemands qui viennent les arrêter ont tout d'abord tenté – en vain – de se faire passer pour les officiers anglais que l'on attendait au château d'Huisseau, mais très vite ils se démasqueront et ils emmèneront à la prison d'Orléans les parents et trois des enfants, tandis que les deux plus petits, Yvonne et Guy, dix ans et huit ans, étaient abandonnés sur place (ils furent recueillis par des voisins et, un peu plus tard, sur l'intervention d'un parent, les trois aînés seront relâchés).

"De notre groupe" écrit Marie de Robien, "l'abbé Pasty devait mourir à Fresnes, les frères Flamencourt, Bordier, Vappereau, Rivière, Fradet et mon mari, en déportation..."

Dans la prison d'Orléans, Marie de Robien retrouvera B. Chouipe (qui appartient à un autre réseau, grâce à quoi la police allemande manquera de preuves contre elle), Marie-

* M. Carmignac et son fils ainé furent tués par la police allemande le jour de leur arrestation. Mme Carmignac et son second fils ont été déportés. "Prosper" a été pendu, Gilbert Northman et Agazarian, torturés, sont morts en captivité.

** De son vrai nom Yvonne Rudelot, mourut en déportation.

Thérèse Billard, gouvernante de l'abbé Pasty, et "Souris" de Bernard, du réseau Adolphe.

Voici ce qu'elle écrit sur cette période dans son livre de souvenirs : "Le 30 septembre nous avons vécu des heures de cauchemar. Dix-sept hommes condamnés comme terroristes pour avoir fait sauter un train de munitions sont passés en jugement. Étant communistes ils ont été arrêtés par la Milice française comme prisonniers de droit commun..."

Le 8 octobre 1943, jour de l'exécution au champ de tir des Groux des dix-sept condamnés, Marie de Robien, "Souris" de Bernard et Marie-Thérèse Billard seront transférées à Romainville. Dans le hall de la gare, Marie aperçoit son mari, menottes aux mains...

Les cinq femmes sont dirigées sur Romainville. "La veille de notre arrivée", écrit Marie de Robien, "à la suite de l'assassinat d'un officier allemand, cinquante prisonniers, enfermés dans les casemates du fort avaient été pris comme otages et fusillés au Mont-Valérien. Parmi eux se trouvaient le père d'une de nos camarades de chambrées."

A Romainville, le 19 janvier 1944, elle apercevra pour la dernière fois son mari : "Il faisait encore nuit, la cour était éclairée par des projecteurs, je n'ai vu que des ombres se dirigeant en rang vers la sortie du camp..."

Le 29 janvier 1944, elle fera partie des 958 Françaises qui sont désignées pour partir vers l'Allemagne. Le rassemblement a lieu à l'aube dans la cour de Royallieu et le convoi arrive le 3 février à Ravensbrück où il sera immatriculé du numéro 27 030 au numéro 27 988. A Ravensbrück, Marie de Robien retrouvera ses amies de Romainville et de Compiègne, "Souris" de Bernard et Henriette Fermé (du réseau Adolphe), mais aussi Mairie et Isabelle Renault (du Réseau Notre-Dame) et Mme Émilie Tillion (du réseau du Musée de l'Homme) qui a dit de Marie : "Le travail que personne ne veut faire c'est celui qu'elle demande ; la plus mauvaise place, la corvée la plus rebutante, c'est celle qu'elle veut ; les autres se plaignent, mais Marie ne se plaint jamais..."

Douze heures de travaux de terrassement, précédés et suivis d'appel qui durent chacun plus d'une heure, dans le vent glacial de Prusse. Malades et mourantes doivent y assister et même les mortes n'en sont pas exemptées. Pendant ces terribles appels, "beaucoup de détenues avaient pris l'habitude de prier à voix basse avec leurs voisins", note Marie de Robien.

Le 14 avril 1944, 200 Françaises du Block 22 sont désignées pour partir pour Holleischen où se trouve une usine d'armement rattachée au camp de Flossenbürg. "Dès mon arrivée au camp", raconte Marie, "j'ai eu un petit incident avec une dizaine de volontaires du travail, arrivées en même temps que nous. Elles m'ont mise en quarantaine parce que j'étais une "de". Un dimanche, à l'appel, "Edmond" (surnom du commandant) ayant vu sur ma fiche que j'étais une "Gräfin" m'a dit que la place d'une "comtesse" n'était pas à l'usine et qu'il m'en dispensait ainsi que des corvées de camp. Naturellement je n'ai pas accepté, désirant partager le même sort imposé à toutes mes compagnes..." "A dater de ce jour les volontaires ont mis fin à leurs brimades et leur chef "Pas de chance" m'a prise sous sa protection."

Son amie Jeannette L'Herminier, qui partageait son sort à Holleischen, a dit de Marie que : "Elle était toujours égale d'humeur, savait

rire avec les plus courageuses et remonter le moral des plus atteintes dans leur chair et dans leur esprit."

"Une seule fois je l'ai vue rentrer au Block sans pouvoir retenir les larmes qui coulaient de ses yeux. C'était un dimanche. Elle avait été appelée pour la distribution d'un des rares courriers parvenu au Kommando. L'administration nazie exigeait que la correspondance émanant de France fut rédigée en allemand. La lettre était écrite en français. Tandis qu'elle tendait la main vers le message enfin porteur des nouvelles de ses enfants, le SS de service l'avait sadiquement déchirée sous ses yeux."

A Holleischen les prisonnières doivent remplir de poudre des petits obus d'aviation, fabriqués à l'usine du village. "A la fin de 1944" écrit Marie de Robien, "80 % de la production était sabotée..." "plusieurs kommandos ne faisaient que défaire les munitions défectueuses..." "Un soir deux officiers SS sont arrivés au camp... Le commandant fait sortir du rang trois Françaises signalées sur le rapport"... "Françoise, la première nommée, est allongée sur une table. Sur l'ordre d'un officier SS, un Kapo lui assène 25 coups de bâton. Mimi, 18 ans, et Hélène, mère de quatre enfants, ont subi le même sort. Il y a eu des mouvements d'indignation parmi les détenues ; alors l'officier a fait savoir que, si l'ordre ne revenait pas immédiatement trois prisonnières seraient prises au hasard et fusillées sur le champ. Le soir même nos compagnes, le corps meurtri, ont dû retourner à l'usine avec l'équipe de nuit."

"En avril 1945 elles furent emmenées à Flossenbürg et pendues, après avoir reçu 50 coups de nerf de bœuf. Après la guerre les PTT ont émis un timbre à l'effigie de Simone Michel-Levy, dite "Françoise". Elle est une des six femmes compagnons de la Libération."

"Quelques jours avant ce drame, au même atelier, j'occupais au chariot le poste d'une de ces prisonnières, la presse aussi avait sauté, mais l'ingénieur était absent et notre brave Tchèque n'avait pas fait de rapport."

Pendant le terrible hiver 1944-45 les Françaises d'Holleischen sont parquées dans une étable ; "la soupe n'est plus que de l'eau... Nous ne touchons que 150 grammes de pain par jour"... En mars, Marie a la dysenterie mais, sans aucun soin, doit retourner à l'usine. Quand elle perd connaissance on la traîne dans le couloir jusqu'à ce qu'elle revienne à elle, et l'Aufseherin la renvoie au travail... La faim est obsédante et elle n'a jamais reçu un colis. Elle note :

"24 avril. Fort bombardement. Le Kommando qui touche le notre saute. Nous descendons dans les abris. Les Américains sont signalés à 15 kilomètres d'Holleischen. Les Russes viennent de Prague à 20 km." Affollement des SS qui s'enfuient en enfermant les prisonnières.

"26 avril. Très forts bombardements. La grande usine du village est un amas de ruines. Nous recevons la soupe vers cinq heures. Plus d'eau, plus d'électricité. Le pain n'arrive plus de Pilsen. Un train de munitions, camouflé en train sanitaire saute à 100 mètres."

"27 avril. Nous allons déblayer l'usine du village..."

"4 mai. Nous ne retournons plus à l'usine, qui est entièrement détruite. Nous sommes environ 1 500 prisonnières au camp."

"Samedi 5 mai... Vers 11 heures une cinquantaine de partisans polonais et tchèques cernent le camp, tuent les postes de garde... Nous sommes libres. Il restait du pain à la cantine mais réservé aux SS... Vers 15 heures les militaires français

sont arrivés au camp... Quand le premier soldat en uniforme est entré dans notre étable nous avons chanté la Marseillaise ; lui s'est mis à s'agiter..."

Les Américains arrivèrent le dimanche 6 mai. Un peu plus tard les prisonnières apprendront que leur camp était dynamité, que les SS comptaient le faire sauter en partant et qu'elles ont dû la vie à l'intervention des partisans tchèques. Ensuite elles seront emmenées en camion, d'abord à Wurgburg, puis en wagons à bestiaux jusqu'en France. Le voyage dure sept jours (mais à 40 par wagon, ravitaillées et libres).

A Longuyon, après une nuit et un copieux petit déjeuner, chaque ex-prisonnière reçoit une fiche de transport et un billet de 10 francs, et c'est ainsi que le 25 mai 1945, toujours en robe rayée, Marie arrive en gare de Meung-sur-Loire.

En gare nul ne l'attend, sa maison est vide et inhabitée, elle ne sait toujours rien des siens et c'est une voisine qui partage avec elle son repas — quelques heures plus tard seulement elle retrouvera ses enfants et sa mère...

Ensuite elle n'osera plus s'absenter, même quelques heures, afin que soit épargné à son mari le choc douloureux de cette maison fermée. Les semaines passent sans nouvelles, et puis, un jour, par des rapatriés de son Kommando de Johangeorgenstadt, elle apprend qu'Alain de Robien a fait partie, en février 1945, d'un convoi de 120 malades, transférés à Flossenbürg. "Alors je n'ai plus d'espoir. Je savais le sort réservé à ceux qui ne pouvaient plus travailler..." "Les survivants du Kommando d'Alain m'avaient également remis les noms et adresses des Français du même convoi que mon mari, sans savoir que tous avaient été supprimés par piqûre à leur arrivée au camp, car il n'y avait pas de chambre à gaz à Flossenbürg..." En juillet 1945 je devais apprendre officiellement la mort de mon mari, survenu le 3 mars 1945..."

Dix ans plus tard, le 25 mai 1955, il lui restait à apprendre la mort de l'aîné de ses fils, aviateur, tué en service commandé, — douleur dont elle ne se remit pas.

Marie de Robien termine le cahier où elle a relaté les faits marquants de sa captivité, avec cette conclusion : "Pendant ces mois de déportation, une coupure s'était faite entre nous, les survivants des camps, et le monde tellement différent parmi lesquels nous devions recommencer à vivre. Il fallait se réadapter à une nouvelle vie. Mais en retrouvant une existence facile, la possession de l'argent, la routine de nos habitudes n'avons-nous pas vu s'amenuiser l'enrichissement que nous avait apporté cette vie dépouillée des camps. Je pense à tous ces hommes, ces femmes qui ont souffert, qui sont morts sur cette terre d'exil, mais combien purifiés par le creuset de la souffrance et cette abnégation de tous les jours où il était plus facile de se priver, pour une malade, d'un morceau de pain, que maintenant de son superflu !"

"Peut-être avons-nous laissé en déportation le meilleur de nous-même. Les années passent, les mauvais souvenirs s'estompent, mais il nous reste cette preuve tangible de la présence de Dieu dans nos vies, cette fraternité entre nous, sans s'occuper des opinions et des nationalités."

Germaine Tillion

(D'après le cahier écrit par Marie de Robien en 1975, et les souvenirs d'Yvette Kohler, de Jeannette L'Herminier et de Germaine Tillion).

Comment les informations sortaient clandestinement de Ravensbrück

Dans son dernier *Ravensbrück*, Germaine Tillion s'est attachée à montrer comment les prisonnières avaient le souci de s'informer sur le système criminel dans lequel elles étaient plongées : celles qui auraient la chance de survivre devraient être capables d'informer le monde extérieur. Mais avant même une hypothétique libération, certaines étaient obsédées par la nécessité de faire connaître sans attendre les crimes qui se perpétraient dans le camp. Il y avait même le vague espoir que le monde extérieur exerce par radio une pression qui sauverait quelques vies.

On est loin de connaître toutes les filières qui ont conduit des informations à l'extérieur, mais celles qui ont été créées et longuement utilisées par de très jeunes résistantes polonaises valent la peine d'être décrites.

Elles furent, au début, quatre lycéennes, arrêtées au commencement de 1941 à l'âge de 17/18 ans et transférées à *Ravensbrück* à la fin de 1941. Toutes anciennes éclaireuses, elles connaissaient les techniques enfantines des "messages secrets". Quand plusieurs d'entre elles ont été prises pour les "expériences", en cette année 1942 où plusieurs fois par mois on fusillait pendant l'appel six à dix de leurs compagnes, elles considéraient que le monde entier devait être mis au courant de ces crimes. C'était d'autant plus urgent qu'elles savaient qu'à tout moment elles risquaient d'être supprimées comme preuve vivante du crime particulièrement atroce des médecins allemands.

Correspondance invisible à l'urine

C'est Nina Iwanska — qui se réfugia en France à la libération et vécut parmi nous jusqu'à sa mort prématurée — qui eut l'idée d'utiliser l'urine pour écrire entre les 20 lignes mensuelles de correspondance en allemand qui étaient allouées à l'époque aux prisonnières. Mais comment attirer l'attention des familles sur ces interlignes ? Krystina Czyz eut l'idée d'adresser à son petit frère une lettre faisant allusion au héros de leurs livres favoris pour la jeunesse, comparable à un de nos "Club des Cinq". Ce héros envoyait des messages secrets formés de la première lettre de chaque ligne, lues de haut en bas. Dans la lettre à son frère, Krystina composa ses lignes en formant avec les premières lettres de chaque ligne "lettre urine". Entre les lignes, avec son urine elle donna quelques noms de fusillées et d'"opérées" et elle demanda à sa famille de glisser dans sa lettre de réponse en allemand tel ou tel mot familier montrant que la famille avait bien reçu le message. Celle-ci ne sut pas tout de suite passer la lettre au fer chaud pour que les lignes écrites à l'urine apparaissent en brun. Mais elle finit par comprendre, et d'autres jeunes filles utilisèrent la même technique. Elles se cachaient dans le "quatrième étage" de leur block pour écrire pendant que des camarades faisaient le guet en bas.

La correspondance secrète dura un an et demi, de janvier 1943 à juin 1944, date à laquelle les Russes prirent Lublin et où toute correspondance cessa. Jamais elle ne fut éventée par la police du camp. Pendant ce laps de temps, la technique se perfectionna. Les jeunes filles écrivirent sur le dos des

enveloppes, où il y avait davantage de place. (La famille de Krystina Czyz a conservé 27 de ces lettres).

Les familles se réunissaient pour déchiffrer et transcrire les messages et elles trouvèrent le moyen de transmettre à Londres les informations reçues de *Ravensbrück*.

Les "opérées", vécurent leur plus grand triomphe quand elles commencèrent à recevoir, à leur nom, des colis de diverses institutions internationales, contenant notamment des médicaments pour soigner les infections persistantes de leurs jambes. L'*Oberschwestern* prélevait ostensiblement les neuf-dixièmes des médicaments mais elle leur en laissait un dixième.

La colonne de Hohenlychen

Une autre méthode consistait à envoyer des lettres clandestines, écrites en clair, par la poste ordinaire. Un kommando sortait chaque jour du camp pour travailler au jardin de la grande clinique SS de Hohenlychen — le directeur de cette clinique était justement le Professeur Gebhardt qui "opérait" les lapins — Teresa Taczuk était la "bande rouge" de cette colonne et elle ne refusait jamais d'emporter une lettre qu'elle jetait subrepticement dans la boîte aux lettres de la gare de Hohenlychen.

Par malheur, il arriva que la Gestapo découvrit par hasard, en perquisitionnant dans l'appartement d'une famille de détenue pour une tout autre raison, la lettre clandestine de leur petite Marylka qui portait le cachet de Hohenlychen. Ramdohr, le gestapiste-terreur du camp se mit à enquêter. "La petite Marylka vieillissait à vue d'œil", écrit Krystina Czyz*. Il fut convenu qu'elle dirait qu'elle avait simplement laissé la lettre dans le train en espérant que quelqu'un la trouverait et la mettrait à la poste. Marylka fut rouée de coups. Ramdohr lui fit faire la fameuse piqûre qui devait "faire parler" et la fit jeter au Bunker, sans lumière ni paillasse pendant trois semaines. Marylka n'a rien trahi et la correspondance clandestine a continué. Mieux : on a décidé de confier à la courageuse Teresa un des cinq rapports complets contenant notamment les assassinats par gaz des 1600 femmes du début de 1942, la liste complète des opérées et des fusillées de 1942-43, un plan du camp... et des poèmes.

Ces rapports, littéralement calligraphiés par les lycéennes, formaient chacun un rouleau de nombreux feuillets très serré. Juste avant l'appel, Teresa reçut le rouleau. Elle pria le ciel qu'il n'y ait pas de fouille et que les prisonniers de guerre français soient amenés sur le chantier voisin du jardin de la clinique où on les avait aperçus la veille. Oui, ils étaient là. Par signes Teresa fit comprendre à l'un d'eux qu'elle avait quelque chose à lui remettre. Celui-ci s'approcha nonchalamment et engagea une conversation charmante et animée avec l'Aufseherin. Teresa passa rapidement par derrière et déposa le rouleau dans les mains du prisonnier, tenues dans le dos.*

D'autres colonnes, comme celle du *Ladekommando* qui déchargeait les wagons dans la

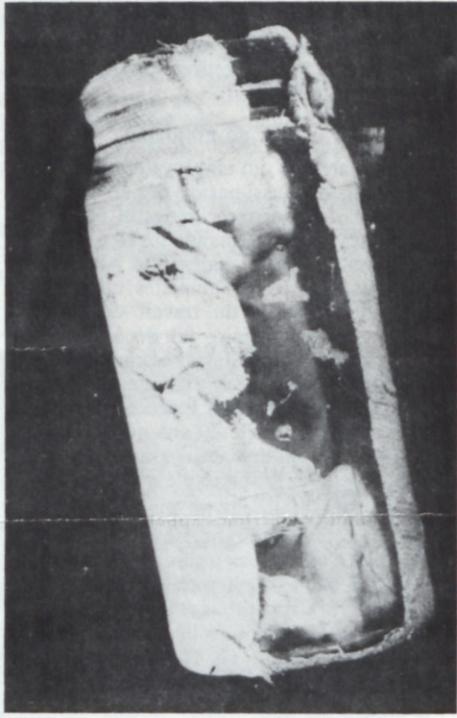
* Dans *Résistance à Ravensbrück*. Session historique internationale de 1971. Varsovie 1973.

gare de Fürstenberg, se chargèrent également de lettres clandestines. J'ai retrouvé dans les papiers de ma mère celle que je lui avais envoyée par l'une de ces colonnes.

La colonne de la forêt

Deux autres rapports furent confiés à la colonne de la forêt. Sa "bande rouge", Maria Liberakowa, était une femme d'un certain âge au cœur d'or et au courage tranquille, dont le mari avait commencé sa carrière d'officier des Eaux et Forêts avant la guerre de 1914 dans le Sud de la Pologne encore sous la domination autrichienne. Or le vieux forestier borgne qui donnait les instructions aux détenues, le "Meister", avait lui aussi servi dans les forêts du Sud à la même époque. Bavardant avec Maria Liberakowa, il découvrit qu'il avait été sous les ordres de son mari. D'émotion, il lui aurait bâisé la main ! Il n'accablait pas les femmes de travail et les autorisait à venir chauffer dans sa hutte des pommes de terre qu'il leur apportait. Il s'employait aussi à amadouer l'Aufseherin.

Cette fois le rapport fut enfermé dans un bocal, clos avec du sparadrap et stérilisé au Revier. Maria réussit à cacher le bocal dans la terre de la hutte. Un autre rapport enfermé entre deux *Schüssel* fut enterré, derrière un affût de chasse en pleine forêt. Le rapport des *Schüssel* ne fut jamais retrouvé, mais celui du bocal fut retrouvé en 1975. Son contenu était



intact. Dans le petit livre ** qui retrace toute l'histoire, paru en 1980, on peut reconnaître l'écriture régulière et calligraphiée de Nina Iwanska.

Mais un jour de mai 1944, une Polonaise de la colonne s'évada*** sans avoir prévenu ses camarades. L'Aufseherin fut jetée au Bunker et toutes les femmes de la colonne furent enfermées au Strafblock.

Maria Liberakowa fut interrogée par Ramdohr à la Politische Leitung. "Il m'a cassé les

** Aby s'wiąt sie dowjedraf (Pour que le monde sache...) Ed. du Musée d'Auschwitz.

*** Elle ne fut jamais reprise.

dents, écrit-elle, brisé la mâchoire, fait éclater la peau sur le dos à coups de matraque de caoutchouc. Il me rendait responsable de cette évasion et de toutes les précédentes, réussies ou ratées. Après l'interrogatoire, on m'a enfermée dans un cachot isolé. La cellule, totalement noire, avait 2 mètres sur 1 mètre 50, le sol était en béton. Il n'y avait ni paillasse ni couverture. J'y ai passé deux mois. Pendant le premier mois je n'ai reçu aucune nourriture. J'avais seulement à ma disposition l'eau du robinet qui se trouvait dans la cellule. La cellule n'avait aucune fenêtre, aucune ventilation, elle était pleine de poux, de punaises et de cafards.

"Pendant le premier mois, j'ai été cinq fois conduite chez Ramdohr pour l'interrogatoire, dont je revenais ensanglantée par les coups que j'avais reçus. Quelquefois, Ramdohr arrivait subitement dans ma cellule, m'aveuglait avec une lumière très forte, me rouait de coups et me donnait des coups de pied.

"A la fin de juin, cette méthode a changé. Ramdohr est venu dans ma cellule accompagné d'un médecin SS. J'ai compris par leur conversation que Ramdohr voulait me forcer aux aveux à l'aide de piqûres affaiblissant ma volonté. Après m'avoir examinée, le médecin a constaté, d'après ce que j'ai compris, que mon état de santé ne le supporterait pas.

"Après cet entretien je reçus un morceau de pain par jour et ce qu'ils appelaient le "café", et tous les trois jours une gamelle de soupe. Je m'attendais tous les jours à la peine de mort et j'attendais cette mort. Un mois après, on m'a quand même retirée du Bunker et conduite au Strafblock."

Les usines de munitions

Dans les ateliers qui employaient des détenus travaillaient aussi parfois des civils qui se chargeaient du courrier clandestin et même des réponses ! Au Kommando de Neu-Rohrlau certains vieux ouvriers étaient des Allemands des Sudètes, anciens communistes, qui avaient une grande habitude du travail clandestin. Malheureusement l'affaire fut découverte, et les détenues n'eurent d'autre ressource que de tenter d'empoisonner le Kommandant SS Bock. Il but le café empoisonné apporté par une petite Polonoise de 20 ans qui travaillait à la cuisine. Le lendemain il avait disparu et n'a jamais reparu. L'affaire n'eut pas de suite.

De Torgau et du "Petit Königsberg" les listes complètes des Françaises de ces Kommandos ont été passées à des prisonniers de guerre qui les ont soigneusement recopiées et transmises à la Croix-Rouge. Des familles ont pu ainsi recevoir des nouvelles de leur prisonnière à une époque où Ravensbrück était coupé de la France par le front des troupes allemandes.

L'idée de faire savoir à l'extérieur ce qui se passait au camp dans l'espoir de sauver des vies n'était pas si fou. Car on sait aujourd'hui que jusqu'au 22 avril 1945, le Kommandant de Ravensbrück Suhren a tenté de mettre la main sur les 60 "lapins" que l'on cachait depuis le 4 février. Dans la nuit tragique où leurs camarades prirent la décision de les cacher, deux d'entre elles, Jadja Kaminska et Sofia Baj, se portèrent volontaires pour rester au grand jour et parlementer avec le Kommandant.

Après chaque essai pour récupérer les "lapins", soit par ruse, soit au moyen d'appels-surprise, les deux parlementaires étaient convoquées, et on tremblait de ne pas

Une leçon d'Histoire exemplaire

La Résistance et la Déportation constituent des événements suffisamment forts et graves pour que, périodiquement, des manifestations d'importance leur soient consacrées. L'Exposition qui s'est tenue en octobre dernier sur ce thème, à l'Hôtel de Ville de Versailles l'illustre bien. Et il convient de saluer ici l'initiative des Associations d'anciens résistants et déportés de Versailles qui, grâce aux efforts de certains de leurs membres et au concours de la Mission permanente aux Commémorations de l'Information Historique a magnifiquement rempli son contrat. Car, il y a exposition et exposition ; or celle-ci, tout en rendant un juste hommage à ceux et à celles qui sont morts pour la liberté, victimes du nazisme, a su expliquer aux jeunes générations et à ceux qui n'ont pas vécu la période, la genèse de la Résistance, son développement en dépit d'une intense répression où les combattants étaient arrêtés, emprisonnés, parfois torturés avant d'être exécutés ou déportés dans de sinistres camps de concentration. Exposition commémorative certes, elle fut aussi explicative, guidant le visiteur pas à pas avec un réel souci historique.

A son arrivée dans la grande salle d'honneur de la mairie, le public se trouvait d'emblée plongé dans l'atmosphère des années noires, puisque deux maquettes de grandeur nature lui faisaient prendre conscience du sujet : l'une, avec pour thème, la Résistance, mettait en scène un homme en train d'émettre, un guetteur et, non loin, la Gestapo. L'autre consacrée à la Déportation représentant, devant un baraquement d'un camp, une déportée portant une authentique tenue rayée, prêtée par Andrée Astier, déportée à Ravensbrück.

Commençait alors le voyage dans le temps. Une première grande partie réalisée avec le concours d'Annick Burgard, responsable de l'exposition "Il y a quarante ans... la Résistance", retraçait sur une quarantaine de panneaux les grands événements de la période depuis l'arrivée d'Hitler au pouvoir jusqu'à la capitulation allemande du 8 mai 1945. Chaque panneau consacré à un thème était illustré par des photographies en noir et blanc, par des cartes ou des reproductions de documents. Ainsi, l'on pouvait voir, par

les voir revenir. Chaque fois, elles répétaient au Kommandant que non seulement les Alliés connaissaient leur existence, mais aussi les Suisses, puisque des colis leur arrivaient de Fribourg.

Germaine Tillion cite dans son livre, (page 91) la déposition de l'adjoint d'un des chefs de la Gestapo, Schellenberg, lors des journées critiques de la fin d'avril où le Kommandant de Ravensbrück était coincé entre les ordres contradictoires d'Hitler (via Kaltenbrunner) : "Eliminez les lapins" et ceux d'Himmler (via Schellenberg) ; « Laissez-les en vie. » Suhren s'ouvrit de sa position inconfortable à l'envoyé d'Himmler et fit venir dans son bureau Jadja Kaminska et Sofia Baj afin qu'elles montrent leurs jambes. L'adjoint de Schellenberg affirme avoir fait pression sur Suhren pour qu'il cesse de les rechercher. Elles ont ainsi échappé à la liquidation.

Anise Postel-Vinay

exemple, l'invasion de la Pologne et la drôle de guerre, l'exode, l'effondrement de la France, l'armistice et le discours du maréchal Pétain, chacun formant un ensemble cohérent, le tout suivant une progression chronologique. A la coupure de la France en plusieurs zones, à l'occupation allemande ou à la mise en place du régime de Vichy, aux difficultés de la vie quotidienne ou aux premières exclusions (francs-maçons, juifs...) répondait la Résistance : l'appel du général de Gaulle depuis Londres le 18 juin, les premiers Français libres, le ralliement de l'empire colonial (le Tchad avec Félix Eboué, puis l'A.E.F. et l'épopée Leclerc), les combats des F.F.L. Dans cette évocation, la Résistance intérieure tenait, comme il se doit, une place importante, d'autant plus que des vitrines ou des panneaux judicieusement aménagés – et dont le mérite revient en partie à Jacqueline Fleury – étaient ce raccourci en s'appuyant sur des exemples concrets empruntés aux réseaux de renseignements et à Défense de la France. Montrer la naissance d'un esprit de résistance avec les premiers tracts, la création de réseaux d'évasion ou de renseignements, expliquer le rôle de la presse clandestine autour de laquelle se créent des mouvements (Combat, Libération et Franc-Tireur pour la zone Sud, Défense de la France, Lorraine pour la zone Nord) ou se regroupent des partis (le Populaire et le parti socialiste, l'Humanité et le P.C.F.), suivre les parachutages, les sabotages ou l'action des F.T.P. ou des maquis est évidemment intéressant, mais tout cela prend un autre relief lorsque des documents originaux concrétisent tel ou tel aspect, répondant par avance aux questions que se pose le visiteur. Ainsi en fut-il à propos de la fabrication ou de la diffusion d'un journal clandestin. Voir les clichés originaux qui ont servi à l'impression de *Défense de la France* a permis de toucher du doigt l'efficacité de ce groupe de jeunes étudiants qui n'hésitèrent pas à se former sur le tas. Ne convient-il pas de saluer l'exploit de celui qui, terré pendant quatre ans, réussit à imiter un vrai timbre, rendant ainsi possible l'expédition du journal par la poste sans que le mouvement dépense trop d'argent ? L'arsenal de faux papiers utilisé par *Défense de la France* était un modèle du genre puisqu'il fournissait aux résistants des cartes d'identité (fausses) inattaquables ! (J'ajouterais qu'il a fallu un an de travail patient et acharné à Jacqueline Fleury pour réunir un tel échantillonage !)

Face à la Résistance, la répression se fit menaçante. Il était donc logique de réserver une part importante de l'exposition à cette répression. Ce fut une partie très émouvante que celle où l'on vit représentées des scènes d'arrestations, des photographies de prisons et surtout de convois à destination inconnue. Plus d'un jeune visiteur s'est trouvé ainsi confronté à la réalité des camps, évoquée ici avec pudeur et retenue. Qu'il s'agisse des dessins de Violette Rougier-Lecocq à propos de Ravensbrück, de la maquette du camp de Mauthausen ou des dessins du Struthof, tout était fait pour que l'on essaie de comprendre l'incompréhensible.

La dernière partie de cette exposition, sans doute la plus originale et la plus nouvelle, se voulait une rétrospective sur Versailles et sa région en temps de guerre. Elle fut pour une grande part l'œuvre de Jacqueline Fleury.

Mobilisation, occupation, vie quotidienne étaient mises en valeur grâce à des affiches inédites ou aux dessins de Pierre Marie tandis qu'un panneau rappelait la triste célébrité de la caserne Borgnis-Desbordes d'où la L.V.F partait pour le front de l'Est. La résistance dans les Yvelines était présente avec, en particulier, une place réservée à des femmes qui trop effacées ou trop modestes n'avaient jamais voulu qu'on parlât d'elles. Qu'il me soit permis de citer entre autres, M^{me} Marié, M^{me} Cadennes et Michèle Facq. Soulignons enfin l'apport très riche fourni par *Défense de la France* où, après le rôle du journal, était soulignée l'efficacité du maquis — situé en Seine-et-Oise et qu'animait Philippe Viannay. (La carte, en rappelant l'emplacement ainsi

que les photos l'accompagnant en font un document inestimable tout comme la liste des Versaillais internés dans des prisons ou déportés dans des camps de concentrations et forteresses, due au travail de Jacqueline Fleury, et qui est reproduite dans le catalogue).

Cette exposition a révélé à un millier de jeunes Versaillais (dont mon fils âgé de seize ans qui a été passionné), un moment essentiel de l'histoire du XX^e siècle. Beaucoup ont ainsi découvert que, face au nazisme qui broyait l'homme, des jeunes à peine plus âgés qu'eux avaient su s'engager pour la défense d'un idéal. Puisent-ils ne pas oublier l'exemple de leurs ainés !

Dominique Veillon

IN MEMORIAM

Léonie Meysembourg



Inexorablement les vides se font autour de nous, déportées de la Résistance. La Moselle vient de le vivre bien douloureusement une fois encore. Notre amie Léonie Meysembourg a rejoint la maison du Père où beaucoup des nôtres ont dû l'accueillir. Avec ce nouveau départ une page d'histoire est tournée et s'ajoute au livre dont chaque page comporte une tranche de vie différemment vécue.

Comment mieux qu'en la laissant parler elle-même décrire l'activité résistante de Léonie ? A travers le volumineux dossier confié par sa famille, j'ai trouvé ce résumé que je ne résiste pas à rapporter ci-après :

1989, L'ANNÉE DES DROITS DE L'ENFANT ? (fin)

de l'enfance. L'enfant vote à 16 ans au Brésil, à 18 ans en France, il se marie à 12 ans dans les pays musulmans, mais n'atteint sa majorité au Japon qu'à 19 ans. On a donc dû préciser que "tout être humain jusqu'à l'âge de 18 ans est un enfant, sauf si la législation nationale accorde la majorité avant cet âge". Sans doute d'autres articles ont-ils été ou seront-ils remaniés de façon similaire, afin que 159 pays d'us et de coutumes différents consentent à les ratifier.

Les lampions du bicentenaire une fois éteints, on serait heureux que l'année 1989, revenue aux problèmes du temps présent, nous gratifie enfin d'une loi fixant les conditions juridiques qui assurerait à l'enfant ce qu'il est en droit d'attendre. On serait encore plus heureux que cette loi soit enfin respectée par tous.

Le 1^{er} septembre 1939, Sarreguemines se trouve dans la zone militaire à évacuer.

Mon mari, moi-même et mon fils Jean-Jacques, âgé de 14 ans, nous nous réfugions alors à Attigny-les-Darney dans les Vosges, où nous réussissons à replier et à réinstaller notre usine de clouterie.

En 1940, après la débâcle, nous décidons de ne pas retourner à Sarreguemines, c'est-à-dire en territoire annexé par le Reich, mais la Kommandatur de Darney ne l'entend pas ainsi, et nous oblige, en accord avec les autorités de Vichy, à ramener notre usine à Sarreguemines.

Nous décidons alors, mon mari et moi, de ne pratiquer aucune collaboration sous quelque forme que ce soit, ni au plan économique, ni au plan civique. Aussi mon mari ne fait-il reprendre la production à aucune de ses deux usines, ni à la briqueterie, ni à la clouterie.

Cette attitude, et notre refus de participer à aucune des activités politiques organisées par le parti nazi (SA - NSKK - DFB - WHW - DRK, etc.) auxquelles nous sommes invités, valent à mon mari d'être convoqué et entendu à la Gestapo dès 1942.

Mais en 1942-1943 déjà commencent les premières incorporations de force dans la Wehrmacht de jeunes Alsaciens-Lorrains ou Luxembourgeois. Dès ce moment, mon mari et moi participons à une chaîne de contacts qui s'organise en territoire annexé (ex-département de la Moselle) et comportant des prolongements en territoire occupé (Meurthe-et-Moselle et Vosges), en direction de la Suisse, et en liaison avec la Résistance des Vosges.

Cette chaîne, qui permet la transmission de renseignements et de messages, sert aussitôt comme filière d'évasion à de nombreux réfractaires alsaciens-lorrains à l'incorporation dans la Wehrmacht, à des

"déserteurs" alsaciens-lorrains qui profitent d'une permission pour ne pas rejoindre le front, à des prisonniers français évadés de Stalag et à des aviateurs alliés, dont les appareils ont été abattus.

Toutes ces personnes franchissent la frontière du Reich (entre l'ancien département de la Moselle et celui de Meurthe-et-Moselle) avec l'aide de passeurs. En Meurthe-et-Moselle elles sont accueillies par d'autres membres du réseau qui les dirigent plus loin.

Mon mari et moi participons directement à la recherche et à la transmission de renseignements, à l'accueil, à l'hébergement et au transfert d'évadés, notamment de réfractaires lorrains et d'aviateurs alliés.

Malheureusement, la plus grande partie de cette filière d'évasion est démantelée par la dénonciation d'un agent double lorrain, nommé Alphonse Scherer.

Mon mari et moi-même avons été arrêtés le 30 novembre 1943 à notre domicile, par la Gestapo, revolver au poing, et dirigés le jour même sur le Fort de Queuleu à Metz.

Mon mari est transféré au Camp du Struthof, le 6 janvier 1944, puis à celui de Flossenbürg, où il meurt le 3 mars 1944 à la suite des traitements endurés.

Quant à moi, mon incarcération au Fort de Queuleu jusqu'au 19 janvier 1944 est suivie de différents séjours en prison, à Luxembourg, puis à Cologne-Deutz, Brême, Hamm, Hambourg, et de l'internement à Ravensbrück, sous le n° 26636, à la date du 25 janvier 1944.

De retour à la maison, Léonie a repris avec courage ses affaires, jusqu'au moment où elle a pu les confier à son fils et se consacrer à la famille fondée par lui, sa belle-fille étant fille du général Stoskopf, mort en déportation au Struthof.

Léonie Meysembourg fut une grande dame, grande encore par l'épreuve de la déportation qu'elle a assumée avec dignité et dont elle a su avec sagesse utiliser l'enseignement.

Suzette Thiam



La patrie en danger

Un grand nombre d'entre nous ont aimé dans leur jeunesse les célèbres Images d'Épinal, ancêtres des bandes dessinées, que les colporteurs, au XX^e siècle, vendait à la pièce de village.

Une série d'images publiées en cartes postales ou cartes de vœux (doubles) : Les grandes heures de la Révolution se trouvent en cette année du Bicentenaire, on ne peut plus d'actualité. La série comporte dix cartes accompagnées de cinq à dix lignes de texte : la Prise de la Bastille, la Nuit du 4 août, le Serment du Jeu de Paume, etc.

Si nos écoliers (et nous-mêmes peut-être aussi !) connaissaient bien ces grandes heures de la Révolution, illustrées par ces charmantes images d'Épinal et qui se terminent par la paix glorieuse du 16 germinal an III (5 avril 1795) et la victoire de nos armées sur les coalitions étrangères et l'invasion, ils sauraient au moins l'essentiel.

A.F.

Michelle Rollin



Nos déléguées pour la Côte d'Azur, Monique Delobel et Odette Garnier, font part de la mort de leur camarade de Swodau, Michelle Rollin, à Cannes, le 2 février 1989. Michelle, qui avait travaillé toute sa vie à Paris, avait choisi de se retirer à Cannes

dans un très beau cadre qu'elle avait choisi. Là, elle était aimée de toutes ses camarades du Midi, et le courage qu'elle manifesta jusqu'au bout de sa longue maladie était bien dans la ligne de rigueur qui fit déjà l'admiration de ses camarades de résistance et de déportation. Hélène Vianney a évoqué la belle figure de notre camarade lors d'un service à sa mémoire, le 7 mars, à Paris, à l'église Notre-Dame-des-Champs.

Michelle Rollin revint de captivité dans un état de délabrement extrême, mais elle réussit à retrouver sa santé et mit aussitôt au service des jeunes, en collaboration avec Philippe Vianney, toute la combativité qu'elle avait révélée dans la lutte clandestine contre les nazis et au cours de sa déportation. Philippe Vianney avait en effet créé après la Libération l'association *Education et Échanges* et il en confia l'animation à Michelle Rollin, qui géra et développa cette action jusqu'en 1973.

Pendant la guerre, c'est surtout sa sœur Monique qui militait avec nous à *Défense de la France*. Elle, Michelle faisait partie du Bureau des Opérations aériennes du B.C.R.A. et participait à l'organisation des dangereux atterrissages des petits *Lysanders*. En octobre 1943, Michelle participait à l'opération de Fontaine-Fourches, en Seine-et-Marne.

Arrêtée un mois plus tard, elle tint cinq heures sous la torture, rue des Saussaies, ce qui permit à son chef de se mettre en sécurité, lui et toutes les archives du groupe.

Déportée à Ravensbrück en 1944, Michelle Rollin fut envoyée dans le Kommando de Swodau, en Tchécoslovaquie, où la firme Siemens-Halske employait les prisonnières à fabriquer du petit matériel d'avion. Dans l'atelier de Michelle, on montait des carters. Michelle était au contrôle des pièces. Elle en profitait pour mettre les pièces défectueuses à la place des bonnes et vice versa... Ce qui devait arriver arriva : un jour, des hommes de la Gestapo entrèrent dans l'atelier et se postèrent derrière elle. Michelle calcula qu'elle devait absolument continuer à intervertir les pièces malgré cette présence dans son dos. Elle fut vite interrompue par des coups et des cris et prit l'air aussi naïf que possible pour dire : "Mais, messieurs, je fais exactement ce qu'on m'a appris, les bonnes pièces ici, les mauvaises là." Après cette grave alerte, il n'était plus question de persévérer de la sorte. Mais dans les heures qui suivirent, Michelle, pourtant si sûre de la victoire, si convaincue qu'elle rentrerait vivante, se dit que si elle se laissait intimider, si elle cessait de nuire à l'effort de guerre des Allemands, elle allait mourir. C'était une certitude absolue : "Si je cesse de résister, je meurs."

Elle a décidé alors de voler chaque jour une pièce métallique. Il fallait que la pièce fût

petite, car les déportées étaient fouillées chaque soir à la sortie. Michelle cachait l'objet sous son pouce replié, ce qui ne l'empêchait pas de lever les bras si elle en recevait l'ordre. Ensuite il fallait cacher l'objet volé ; on ne pouvait pas simplement le faire tomber, de peur d'être vue et dénoncée. De tout petits morceaux d'avion prirent ainsi place, jour après jour, dans la paillasse de Michelle.

Une nuit, le drame fut évité par miracle. Toute la baraque fut réveillée pour un appel et une fouille générale. Michelle se dit que cette fois elle avait perdu. On fouillait les paillasses. Mais rien n'arriva ; on n'avait pas fouillé la sienne. Le lendemain, elle recommençait.

L'indomptable Michelle, cette grande belle fille, élégante, menée par une détermination absolue, pesait 27 kilos quand elle arriva à Lutetia. Philippe Vianney la prit dans ses bras et put la porter à sa sœur Monique qui ne savait pas encore qu'elle était sauvée. C'est alors seulement que Michelle apprit que trois de ces camarades françaises du commando d'Holleischen, qui avaient saboté comme elle la production de guerre allemande, avaient été pour cela pendues au camp central de Flossenbürg.

Hélène Vianney

L'oubli

Tout comme le souvenir de la déportation, célébré le dernier dimanche d'avril, l'anniversaire du 8 mai 1945 ne signifie sans doute rien pour les responsables des programmes de télévision française puisque aucune chaîne, nationale ou privée, ne nous a donné ces jours-là des films, des documentaires (ils sont pourtant nombreux) évoquant les épreuves de la France pendant la Deuxième Guerre mondiale et tout ce qui représentait la victoire, après la libération progressive des territoires occupés. C'était la fin des combats pour les courageux soldats qui, après les résistants dans la clandestinité, sauvaient l'honneur de la France aux côtés des Alliés sur les champs de bataille, se battaient pour la liberté de leur patrie et de leurs compatriotes.

C'était le retour de deux millions de prisonniers de guerre, retenus cinq ans loin de leur famille, de leur foyer, et contraints durant ce temps de travailler pour l'économie nazie tandis que leur pays était saigné à blanc. C'était le retour des déportés survivants — en quel état ! — et qui auraient été exterminés jusqu'au dernier sans la défaite totale de l'Allemagne hitlérienne.

Tout cela est-il donc oublié ?

En ces anniversaires de gloire et de douleur on a pu voir, à l'heure d'écoute de notre télévision nationale, des films aussi exaltants que *Lundi noir* ou *Ne tirez pas sur le dentiste...*

Anne Fernier

Valeur du point d'indice

La valeur du point d'indice déterminant le calcul des pensions militaires d'invalidité a été porté de 65,23 F à 66,88 F à compter du 1^{er} mars 1989.

CARNET FAMILIAL

DÉCÈS

Notre camarade Henriette Bauer (Mamie), qui fut pendant vingt-cinq ans, déléguée de l'A.D.I.R. pour la région lyonnaise, est décédée le 24 mars 1989.

Notre camarade Louise Sezille de Mazancourt, de Saint-Michel-sur-Orge, est décédée le 21 mars 1989.

Notre camarade Simone Goupille, de Tours, est décédée le 22 mars 1989.

Notre camarade Charlotte Huneau, de Paris est décédée.

Notre camarade Clémentine Séger, de Strasbourg, est décédée le 30 mars 1989.

Notre camarade Clémentine Martel, de Chatelguyon, est décédée en mars 1989.

Notre camarade Jeanne Laurent, de Saint-Étienne, est décédée en avril 1989.

Notre camarade Liliane Zdrojewska a perdu son mari, le général Zdrojewski le 12 mai.

Notre camarade Antoinette Tartiére, de Besse-en-Chandesse est décédée.

COMMUNIQUÉS

M. André Meric, secrétaire d'État chargé des Anciens Combattants et des Victimes de Guerre, et M. Jean-Louis Rollot, secrétaire général de la Ligue française de l'Enseignement et de l'Éducation permanente, ont signé le 29 mars 1989, un contrat prévoyant une action commune en vue de favoriser chez les jeunes la compréhension des événements de la Seconde Guerre mondiale.

Après le colloque international qui aura lieu à Paris les 14, 15 et 16 juin 1990, pour le 50^e anniversaire de la bataille de France et de l'appel du général de Gaulle, le 18 juin 1940, la question de l'enseignement de l'histoire dans les établissements scolaires de l'Europe pourra être abordée.

Rappelons que la Maison de repos et de retraite de Sainte-Musse reçoit en priorité les anciens résistants, anciens déportés, anciens combattants ou leurs ayants droit. L'établissement conserve ceux et celles qui avec l'âge ou la maladie, deviennent semi-valides, à l'exclusion des grabataires pour lesquels des solutions de suite sont recherchées en accord avec les familles.

Les demandes d'admission doivent être adressées à M^{me} la Directrice, rue Urante, 83100 Toulon, des suppléments d'information pouvant être obtenus au siège du COSOR 69, rue de la Glacière, 75013 Paris.

DÉCORATIONS

Notre camarade Marguerite Plancherel a été élevée au grade de commandeur de la Légion d'honneur.

Nos camarades Violette Maurice et Jacqueline Rameil ont été promues officiers de la Légion d'honneur.

Directeur-Gérant : G. ANTHONIOZ
N° d'enregistrement à la
Commission paritaire : 31 739

GROU-RADENEZ & JOLY IMPRIMEURS - (1) 42 60 37 37 - PARIS 6